

Des combats et du vide

Lettre sur Derrida : combats au-dessus du vide de Jean-Pierre Faye, Germina, 96 p.

Nicholas Cotton

Numéro 249, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72330ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cotton, N. (2014). Compte rendu de [Des combats et du vide / *Lettre sur Derrida : combats au-dessus du vide* de Jean-Pierre Faye, Germina, 96 p.] *Spirale*, (249), 62–63.

Des combats et du vide

ESSAI 

PAR NICHOLAS COTTON

LETTRE SUR DERRIDA : COMBATS AU-DESSUS DU VIDE

de Jean-Pierre Faye

Germina, 96 p.

Avec sa *Lettre sur Derrida*, une charge à la fois dirigée contre Jacques Derrida et contre son biographe Benoît Peeters, Jean-Pierre Faye relançait au printemps 2013 une vieille querelle qui, à la veille du trentenaire du Collège international de philosophie (CIPh), aura suscité plusieurs réactions polémiques.

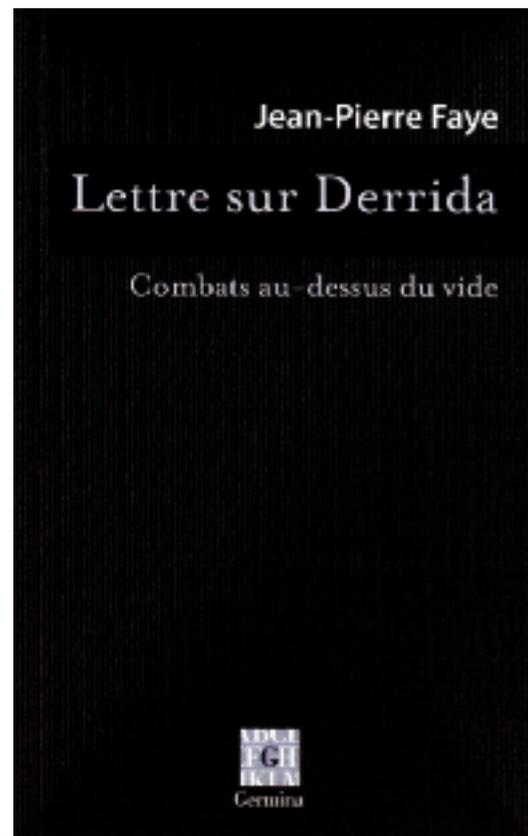
Le court texte se présente comme une lettre adressée à Peeters où Faye commente quelques passages des deux récents livres de ce dernier, *Derrida* (Flammarion, 2010) et *Trois ans avec Derrida* (Flammarion, 2010). En avril 2008, Peeters et Faye se sont rencontrés, mais, malgré ses quelques « avertissements », le biographe n'a pas tenu compte de sa version de l'histoire. Les trois fils étrangement intriqués sur lesquels tire continuellement l'auteur se présentent par conséquent comme autant de rétablissements des faits : la fondation du CIPh (*son projet*) ne s'est pas faite sans heurts ; la « philosophie » derridienne qui a eu des répercussions considérables (et nuisibles) s'appuie sur un choix terminologique douteux et dangereux ; Derrida est un inconscient ou un imposteur.

REMONTRANCES ET REDRESSEMENT

Premier fil. L'histoire est connue, Faye et Derrida, avec François Châtelet et Dominique Lecourt, ont donné le coup d'envoi à ce qui deviendra le CIPh. Derrida en fut même le premier directeur. Or, s'il s'impose rapidement (et la déconstruction avec lui), Faye précise que Derrida n'était pas du projet initial. En 1982, il « débarque » dans un projet

qui bat déjà son plein. Le nœud du problème se trouve peut-être là : Faye ne pardonnera jamais l'*ar-rivisme* qu'il suppose à Derrida, alors que ce serait lui, Faye, au fond, qui l'avait invité *personnellement* à se joindre à une réunion préparatoire avec le ministre Jean-Pierre Chevènement. Ce même ministre nomma Derrida à la coordination du projet et, plus tard, à la direction du Collège provisoire. Dans cette histoire qu'il faudrait réécrire, Derrida passe « *de l'affirmation d'un "retrait total" à une soudaine soif du plus exclusif pouvoir* » : changement du nom du Collège, décisions unilatérales, imposition d'un langage conceptuel « *zarbi* ».

Deuxième fil. Dès les premiers textes derridiens, le choix terminologique du philosophe reconduit inconsciemment les pires dérapages du xx^e siècle. Cette principale accusation organise, en fait, tout le livre. Faye se remémore le moment où Derrida *emprunte* le mot « *déconstruction* » (traduction de « *Abbau* ») à Heidegger, commenté par Peeters dans son livre et par Derrida lui-même (voir « Lettre à un ami japonais », dans *Psyché* (Galilée, 1987), et ailleurs). Le problème de cet emprunt est d'ordre éthique. L'auteur de *Sein und Zeit*, dans une lettre à Ernst Jünger, parle d'une « *déconstruction* » qui vise à « *regagner*



les expériences originaires de l'Être dans la métaphysique ». Toutefois, cette *expérience origininaire* n'a d'autre fin que « *l'être-race* », trop proche de *Mein Kampf*. Telle est du moins l'intuition de Faye qui se confirme, *preuves à l'appui*, avec les années et les publications successives des œuvres complètes (*Gesamtausgabe*) de Heidegger que Derrida n'aura probablement pas eu le temps de lire avant sa mort. Or, cette *intuition* de Faye est justement remise en perspective, voire contredite, par la publication récente du cours *Heidegger* :

la question de l'Être et l'Histoire (Galilée, 2013), où Derrida se montre particulièrement informé sur ces questions et prend position dès 1964.

Toujours selon Faye, cette méprise — lire cette négligence — de Derrida sur l'idée de déconstruction (qu'il réactive plus qu'il ne l'invente) aurait néanmoins été pardonnaable si elle ne constituait pas le cœur de toute son entreprise. Sa position, bien que discutée, a le mérite d'être claire : le lan-

idées « dangereuses ». La critique n'est pas nouvelle, Faye répète ce qu'il disait avant même que le CIPh ne soit un projet. En réponse à des accusations étonnamment similaires, Philippe Sollers lui-même, dont on sait que la relation à Derrida n'a pas été de tout repos, avait jugé opportun de préciser : « M. Faye, qui [ne] retient d'ailleurs [de De la grammatologie] qu'un aspect très fragmentaire interprété à contresens affirme péremptoirement qu'il s'agit là de la continuation d'une idéologie nazie [...]».

entière est faite d'allusions et de retours, de sous-entendus malveillants. Elle oscille littéralement entre les grands combats de l'auteur. Marqué au sceau de la rancœur plus qu'à celui de la rigueur, ce texte trop rapide est lardé d'insupportables répétitions... d'idées, de formules et de pointes. Par trois fois, par exemple, *Deconstructing Harry* (Woody Allen) sert d'exemple pour montrer que la pensée derridienne, traversant l'Atlantique, est allée trop loin. Malaise palpable, le livre tient très honnêtement plus du règlement de compte que de la réelle querelle philosophique à laquelle l'auteur dit pourtant aspirer.

Malaise palpable, le livre tient très honnêtement plus du règlement de compte que de la réelle querelle philosophique à laquelle pourtant l'auteur dit aspirer.

gage vient avec ses traces et la philosophie doit en tenir compte. Derrida le premier devrait y être attentif. D'ailleurs, l'autre versant de cette critique terminologique concerne la notion de « logocentrisme », à savoir le premier objet de la déconstruction. Ce concept (*Logozentrisch*) serait quant à lui repris, consciemment ou non, de la « graphologie » de Ludwig Klages et s'inscrirait par conséquent dès l'origine dans un langage marqué par le national-socialisme hitlérien. Après tout, rappelle Faye, le neveu d'Hermann Goering approuva et diffusa les idées de Klages qui firent la guerre au *logos*, à la raison.

Troisième fil. Si Derrida est évidemment très loin de cette « pensée de la race », Faye l'accuse malgré tout de s'être fermé les yeux. Il est impossible de faire du neuf avec des termes comme « *Abbau* » ou « *Logozentrisch* » ; le croire, c'est soit une maladie que n'autorise pas la philosophie, soit l'expression du refus d'une lutte à faire contre la pensée nazie, soit une tromperie volontaire et impardonnaable. Ce n'est pas tout, en détournant par précipitation le projet initial du CIPh pour en faire un lieu où s'exerce et se répand la déconstruction, Derrida le transforme en terrain fertile pour ces

Insinuer que ce travail puisse avoir le moindre point commun avec le nazisme, c'est de la diffamation » (« « Camarade » et camarade », *L'Humanité*, 19 septembre 1969 ; Sollers souligne).

QUERELLE AUTOUR DU VIDE

La « lettre » de Faye se termine sur un aveu. Au-delà de l'amertume, l'auteur, qui se place « *au-dessus du vide* » qu'il dénonce, voudrait insister sur le regret d'un « *dialogue qui n'a pas eu lieu* ». Hélas, veut nous convaincre Faye, Derrida n'a pas pu ou n'a pas voulu l'écouter, lui qui a multiplié les « *avertissements* ». Pis encore, Peeters a omis de rapporter dans sa biographie ces mêmes précisions pourtant « *bien claires* ». La lettre de 2013 se présente comme une énième tentative de « *discussion* ».

On se demande à la fin si Jean-Pierre Faye ne surfe pas justement sur la double vague de la publication des livres de Peeters et de l'anniversaire du CIPh pour redire ce qu'il a toujours dit. Le dispositif épistolaire semble en effet un simple prétexte : on comprend mal pourquoi le pauvre Peeters est ici convoqué dans une histoire qui le concerne très peu. La « lettre » tout

Quelques jours après la publication de la « lettre », des membres du CIPh, et non les moindres (Barbara Cassin, Michel Deguy, Jean-Luc Nancy, Mathieu Potte-Bonneville, Avital Ronell, Geoffrey Bennington, Alex Garcia-Düttmann), n'ont d'ailleurs pas hésité à signer dans *Libération* une réponse se portant à la défense de Derrida et du CIPh (« Un brûlot pour les 30 ans du Collège international de philosophie », *Libération*, 7 mai 2013). Qualifiant le triste projet de Faye de « *rancune macérée depuis trente ans* », les cosignataires le résumèrent ainsi : « *Sa leçon tient dans une phrase où il est affirmé que dès les premiers moments "le nazi Heidegger devient le maître à penser du Collège international de philosophie". Le raccourci est saisissant : mais il fait bel et bien toute la substance de ce brûlot.* » Véritable combat dans le vide, la controverse réanimée et alimentée par Faye au printemps 2013 en aura fait réagir plusieurs, mais pour un temps seulement, car on voit bien qu'elle repose sur une malhonnêteté intellectuelle. Répondant à Gaëtan Pégny, qui prit pour l'occasion le parti de Faye contre ceux qu'il nomma « *nos éminences* » du CIPh (« Qui est "aveugle" ? », *Libération*, 23 mai 2013), c'est peut-être le psychanalyste René Major qui synthétise le mieux l'essence de la tempête et clôt du coup la discussion : « *Faut-il être "aveugle", pour ne pas dire "de mauvaise foi", pour en arriver à faire dire à un auteur l'exact contraire de ce qui crève les yeux d'un vrai lecteur* » (« Derrida et la question "de l'esprit" », *Libération*, 2 juin 2013). ─